

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

JOUR 1

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 3 pages numérotées de 1/3 à 3/3.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Félix, le personnage principal du roman, est l'amant de Henriette de Mortsauf. Cette dernière est tiraillée entre son amour pour lui, et celui, éperdu, qu'elle porte à ses enfants.

« J'avais oublié de vous rendre cette clef, lui dis-je en souriant.

– Vous ne reviendrez donc plus ? dit-elle.

– Est-ce que nous nous quittons ? » demandai-je en lui jetant un regard qui lui fit abaisser ses paupières pour voiler sa muette réponse.

Je partis après quelques moments passés dans une de ces heureuses stupeurs des âmes arrivées là où finit l'exaltation et où commence la folle extase. Je m'en allai d'un pas lent, en me retournant sans cesse. Quand au sommet du plateau je contemplai la vallée une dernière fois, je fus saisi du contraste qu'elle m'offrit en la comparant à ce qu'elle était quand j'y vins : ne verdoyait-elle pas, ne flambait-elle pas alors comme flambaient, comme verdoyaient mes désirs et mes espérances ? Initié maintenant aux sombres et mélancoliques mystères d'une famille, partageant les angoisses d'une Niobé chrétienne¹, triste comme elle, l'âme rembrunie, je trouvais en ce moment la vallée au ton de mes idées. En ce moment les champs étaient dépouillés, les feuilles des peupliers tombaient, et celles qui restaient avaient la couleur de la rouille ; les pampres² étaient brûlés, la cime des bois offrait les teintes graves de cette couleur *tannée* que jadis les rois adoptaient pour leur costume et qui cachait la pourpre du pouvoir sous le brun des chagrins. Toujours en harmonie avec mes pensées, la vallée où se mouraient les rayons jaunes d'un soleil tiède me présentait encore une vivante image de mon âme. Quitter une femme aimée est une situation horrible ou simple, selon les natures ; moi je me trouvai soudain comme dans un pays étranger dont j'ignorais la langue ; je ne pouvais me prendre à rien, en voyant des choses auxquelles je ne sentais plus mon âme attachée. Alors l'étendue de mon amour se déploya, et ma chère Henriette s'éleva de toute sa hauteur dans ce désert où je ne vécus que par son souvenir.

Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée* (1836).

¹ « angoisses d'une Niobé chrétienne » : craintes d'une mère de perdre ses enfants

² « pampres » : branches de vigne

Première partie : interprétation littéraire

Quels rôles joue le paysage dans l'expression de la sensibilité du narrateur ?

Deuxième partie : essai philosophique

La nature me parle-t-elle de moi ?

SUJET 2

Que des hommes aient pour avenir la mort, cela est contre nature. Dès que la pratique de la guerre a rendu sensible la possibilité de mort qu'enferme chaque minute, la pensée devient incapable de passer d'un jour à son lendemain sans traverser l'image de la mort. L'esprit est alors tendu comme il ne peut souffrir de l'être que peu de temps ; mais chaque aube nouvelle amène la même nécessité ; les jours ajoutés aux jours font des années. L'âme souffre violence tous les jours. Chaque matin l'âme se mutile de toute aspiration, parce que la pensée ne peut pas voyager dans le temps sans passer par la mort. Ainsi la guerre efface toute idée de but, même l'idée des buts de la guerre. Elle efface la pensée même de mettre fin à la guerre. La possibilité d'une situation si violente est inconcevable tant qu'on n'y est pas ; la fin en est inconcevable quand on y est. Ainsi l'on ne fait rien pour amener cette fin. Les bras ne peuvent pas cesser de tenir et de manier les armes en présence d'un ennemi armé ; l'esprit devrait combiner pour trouver une issue ; il a perdu toute capacité de rien combiner à cet effet. Il est occupé tout entier à se faire violence. Toujours parmi les hommes, qu'il s'agisse de servitude ou de guerre, les malheurs intolérables durent par leur propre poids et semblent ainsi du dehors faciles à porter ; ils durent parce qu'ils ôtent les ressources nécessaires pour en sortir. Néanmoins l'âme soumise à la guerre crie vers la délivrance ; mais la délivrance même lui apparaît sous une forme tragique, extrême, sous la forme de la destruction. Une fin modérée, raisonnable, laisserait à nu pour la pensée un malheur si violent qu'il ne peut être soutenu même comme souvenir. La terreur, la douleur, l'épuisement, les massacres, les compagnons détruits, on ne croit pas que toutes ces choses puissent cesser de mordre l'âme si l'ivresse de la force n'est venue les noyer.

Simone Weil, *L'Illiade ou le poème de la force* (1941).

Première partie : interprétation philosophique

D'après ce texte, pourquoi la violence de la guerre nous déshumanise-t-elle ?

Deuxième partie : essai littéraire

Que peut dire la littérature confrontée à une violence sans issue ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

Lundi 7 juin 2021

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 4 pages numérotées de 1/4 à 4/4.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Le sujet du rêve ou la première personne onirique, c'est le rêve lui-même, c'est le rêve tout entier. Dans le rêve tout dit « je », même les objets et les bêtes, même l'espace vide, même les choses lointaines et étranges, qui en peuplent la fantasmagorie. Le rêve, c'est l'existence se creusant en espace désert, se brisant en chaos, éclatant en vacarme, se prenant, bête ne respirant plus qu'à peine, dans les filets de la mort. Le rêve, c'est le monde à l'aube de son premier éclatement quand il est encore l'existence elle-même et qu'il n'est pas déjà l'univers de l'objectivité. Rêver n'est pas une autre façon de faire l'expérience d'un autre monde, c'est pour le sujet qui rêve la manière radicale de faire l'expérience de son monde, et si cette manière est à ce point radicale, c'est que l'existence ne s'y annonce pas comme étant le monde. Le rêve se situe à ce moment ultime où l'existence est encore son monde, aussitôt au-delà, dès l'aurore de l'éveil, déjà elle ne l'est plus. C'est pourquoi l'analyse du rêve est décisive pour mettre au jour les significations fondamentales de l'existence.

Michel Foucault, Introduction, in Binswanger (L.), *Le Rêve et l'Existence* (1954).

Première partie : interprétation philosophique

En quoi l'expérience du rêve est-elle une expérience de soi ?

Deuxième partie : essai littéraire

Qu'est-ce que la littérature partage avec le chaos des rêves ?

SUJET 2

Publiée en 1947, L'Espèce humaine est un récit de l'expérience des camps de concentration et d'extermination pendant la Deuxième Guerre mondiale. Résistant, Robert Antelme a été arrêté et déporté d'abord à Buchenwald puis dans un camp de travail à Gandersheim. L'extrait proposé se situe au moment où prisonniers et officiers SS fuient sur les routes d'Allemagne l'avancée des armées alliées. Après une longue journée de marche, les prisonniers se retrouvent dans « une grande maison isolée » pour passer la nuit, tous entassés sur le plancher.

Dehors, la vallée est noire. Aucun bruit n'en arrive. Les chiens dorment d'un sommeil sain et repu. Les arbres respirent calmement. Les insectes nocturnes se nourrissent dans les prés. Les feuilles transpirent, et l'air se gorge d'eau. Les prés se couvrent de rosée et brilleront tout à l'heure au soleil. Ils sont là, tout près, on doit pouvoir les toucher, caresser cet immense pelage. Qu'est-ce qui se caresse et comment caresse-t-on ? Qu'est-ce qui est doux aux doigts, qu'est-ce qui est seulement à être caressé ?

Jamais on n'aura été aussi sensible à la santé de la nature. Jamais on n'aura été aussi près de confondre avec la toute-puissance l'arbre qui sera sûrement encore vivant demain. On a oublié tout ce qui meurt et qui pourrit dans cette nuit forte, et les bêtes malades et seules. La mort a été chassée par nous des choses de la nature, parce que l'on n'y voit aucun génie qui s'exerce contre elles et les poursuive. Nous nous sentons comme ayant pompé tout pourrissement possible. Ce qui est dans cette salle apparaît comme la maladie extraordinaire, et notre mort ici comme la seule véritable. Si ressemblants aux bêtes, toute bête nous est devenue somptueuse ; si semblables à toute plante pourrissante, le destin de cette plante nous paraît aussi luxueux que celui qui s'achève par la mort dans le lit. Nous sommes au point de ressembler à tout ce qui ne se bat que pour manger et meurt de ne pas manger, au point de nous niveler sur une autre espèce, qui ne sera jamais nôtre et vers laquelle on tend ; mais celle-ci qui vit du moins selon sa loi authentique— les bêtes ne peuvent pas devenir plus bêtes — apparaît aussi somptueuse que la nôtre « véritable » dont la loi peut être aussi de nous conduire ici. Mais il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes. La distance qui nous sépare d'une autre espèce reste intacte, elle n'est pas historique. C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce, et comme cette mutation se fait trop lentement, ils tuent. Non, cette maladie extraordinaire n'est autre chose qu'un moment culminant de l'histoire des hommes. Et cela peut signifier deux choses : d'abord que l'on fait l'épreuve de la solidité de cette espèce, de sa fixité. Ensuite, que la variété des rapports entre les hommes, leur couleur, leurs coutumes, leur formation en classes masquent une vérité qui apparaît ici éclatante, au bord de la nature, à l'approche de nos limites : il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de l'espèce qu'ils seront finalement écrasés.

Robert Antelme, *L'espèce humaine*, (1947).

Première partie : interprétation littéraire :

Qu'apporte à la réflexion de Robert Antelme sa méditation poétique sur la nature ?

Deuxième partie : essai philosophique :

L'espèce humaine a-t-elle besoin de faire l'expérience de la violence pour éprouver son unité ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

Jeudi 9 septembre 2021

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 5 pages numérotées de 1/5 à 5/5.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Le bossu Triboulet, bouffon à la cour du roi François 1^{er}, fait rire en se moquant cruellement des courtisans. Maudit par l'une de ses victimes, il s'est retiré, à l'écart de la cour. Le monologue est précédé de la didascalie suivante : « Triboulet – Profondément rêveur et la main sur son front ».

Ah ! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel et bien lâche en effet !
Ô rage ! être bouffon ! ô rage ! être difforme !
Toujours cette pensée ! et, qu'on veille ou qu'on dorme,
Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour,
Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour !
Ne vouloir, ne pouvoir, ne devoir et ne faire
Que rire ! — Quel excès d'opprobre¹ et de misère !
Quoi ! ce qu'ont les soldats, ramassés en troupeau
Autour de ce haillon² qu'ils appellent drapeau,
Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
À l'esclave en Tunis, au forçat dans son bagne,
À tout homme ici-bas qui respire et se meut,
Le droit de ne pas rire et de pleurer, s'il veut,
Je ne l'ai pas ! — Ô Dieu ! triste et l'humeur mauvaise,
Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
Tout rempli de dégoût de ma difformité,
Jaloux de toute force et de toute beauté,
Entouré de splendeurs qui me rendent plus sombre,
Parfois, farouche et seul, si je cherche un peu l'ombre,
Si je veux recueillir et calmer un moment
Mon âme qui sanglote et pleure amèrement,
Mon maître tout à coup survient, mon joyeux maître,
Qui, tout-puissant, aimé des femmes, content d'être,
À force de bonheur oubliant le tombeau,
Grand, jeune, et bien portant, et roi de France, et beau,
Me pousse avec le pied dans l'ombre où je soupire,
Et me dit en bâillant : Bouffon ! fais-moi donc rire !
— Ô pauvre fou de cour ! — C'est un homme, après tout.
— Eh bien ! la passion qui dans son âme bout,
La rancune, l'orgueil, la colère hautaine,
L'envie et la fureur dont sa poitrine est pleine,
Le calcul éternel de quelque affreux dessein³,
Tous ces noirs sentiments qui lui rongent le sein,
Sur un signe du maître, en lui-même il les broie,
Et, pour quiconque en veut, il en fait de la joie !

Victor HUGO, *Le Roi s'amuse*, Acte II, scène 2, (1832).

¹ « opprobre » : honte

² « haillon » : vieux morceau d'étoffe servant de vêtement

³ « dessein » : projet

Première partie : interprétation littéraire

Pourquoi peut-on dire que Triboulet éprouve une intense souffrance ?

Deuxième partie : essai philosophique

Notre position sociale nous empêche-t-elle d'être nous-mêmes ?

SUJET 2

Hannah Arendt a tenu toute sa vie un Journal de pensée dans lequel elle a rédigé des notes diverses qui ont préparé ses livres philosophiques. En 1953, elle réfléchit notamment à la question de la guerre.

À propos de la *question de la guerre* : c'est seulement parce que nous savons que nous devons mourir, par conséquent en mettant les choses au pis¹, parce qu'on se dessaisit de quelque chose qui nous sera de toute façon enlevé, qu'on peut risquer sa vie pour quelque chose. Si nous étions immortels (non pas comme les dieux qui sont condamnés à l'être et pour lesquels il n'existe pour cette raison pas de liberté en général) de telle sorte que nous puissions mourir, mais sans y être *obligés*, aucun enjeu au nom duquel on pourrait risquer sa vie ne serait pensable : la vie deviendrait simplement un absolu *en dehors* duquel il n'y aurait tout bonnement rien. On ne peut sacrifier sa vie qu'à la liberté parce qu'en dehors de sa propre vie il n'existe pas de vie du genre humain qui la dépasse. Au cas où l'immortalité de notre propre vie serait *possible*, la vie en tant que telle deviendrait quelque chose d'absolu, au sens où tout ce qu'on appelle les « valeurs » ne pourraient se mouvoir qu'au sein de cette vie.

C'est précisément à cette immortalité possible mais non assurée qu'est en premier lieu confronté chaque peuple, et en définitive le genre humain. C'est pourquoi les politiciens nationaux peuvent bien mettre en jeu la puissance politique et même la liberté politique de leur peuple, mais jamais toutefois son existence physique elle-même, puisque de celle-ci dépend précisément le fait qu'il puisse y avoir en général quelque chose comme une politique. Compte tenu de son immortalité potentielle, un peuple ne peut jamais être mis en jeu au nom de quelque chose d'autre. Les limites de toute politique consistent en ce qu'elles doivent respecter cette possibilité, la protéger, la garantir. Tout cela est à plus forte raison valable pour l'humanité. Aucune guerre ne devrait avoir le droit de mettre en jeu l'*existence* de l'humanité. Or c'est précisément cela qui est devenu une possibilité, un risque possible et redouté. La liberté, la justice, etc., seraient des mots vides s'il s'agissait de la pérennité² physique de l'humanité ou de la pérennité terrestre de son habitat, la terre. À l'heure où une destruction de toute vie sur terre ou la destruction de la terre elle-même n'est pensable que comme une sorte de « surprise de la technique », on ne peut plus attendre d'aucun peuple qu'il prenne le risque de la guerre.

Hannah Arendt, *Journal de pensée*, (1953)

– traduction Sylvie Courtine-Denamy.

¹ « au pis » : au pire

² « pérennité » : permanence

Première partie : interprétation philosophique :

À quelles conditions peut-on, selon Hannah Arendt, prendre le risque de la guerre ?

Deuxième partie : essai littéraire :

La littérature et les arts peuvent-ils représenter la guerre sans la dénoncer ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

JOUR 1

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 4 pages numérotées de 1/4 à 4/4.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Le candidat traite les deux parties sur des copies séparées.

René CHAR, *Fureur et mystère*, « Feuillet d'Hypnos », fragment 128, 1948.

De 1941 à 1944, René Char tient un rôle actif dans la Résistance. Dans « Feuillet d'Hypnos », écrit entre 1943 et 1944, le poète témoigne de son engagement à travers des fragments poétiques qui prennent parfois la forme de courts récits.

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de SS et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne. Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les SS avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : « Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il *parlerait*. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un *plan concerté*. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les SS, les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice *.

[* N'était-ce pas le hasard qui m'avait choisi pour prince ce jour-là plutôt que le cœur mûri pour moi de ce village ? (1945.)]

Interprétation littéraire

D'où vient l'émotion qui se dégage de ce texte ?

Essai philosophique

Comment résister à un agresseur sans recourir à la violence ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

SUJET 2

Le candidat traite les deux parties sur des copies séparées.

Arthur SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Suppléments, chap. XIX, § 10, 1844.

Sur quoi repose *l'identité de la personne* ? Non pas sur la matière du corps : celle-ci se renouvelle au bout de quelques années. Non plus sur la forme de ce corps : elle change dans son ensemble et dans ses diverses parties, sauf toutefois dans l'expression du regard ; c'est au regard qu'après un grand nombre d'années même on peut reconnaître une personne [...] On admet généralement que l'identité de la personne repose sur celle de la conscience. Si on entend uniquement par cette dernière le souvenir coordonné du cours de notre vie, elle ne suffit pas à expliquer l'autre. Sans doute nous savons un peu plus de notre vie passée que d'un roman lu autrefois ; mais ce que nous en savons est pourtant peu de chose. Les événements principaux, les scènes intéressantes se sont gravées dans la mémoire ; quant au reste, pour un événement retenu, mille autres sont tombés dans l'oubli. Plus nous vieillissons, et plus les faits de notre vie passent sans laisser de trace. Un âge très avancé, une maladie, une lésion du cerveau, la folie peuvent nous priver complètement de mémoire. Mais l'identité de la personne ne s'est pas perdue avec cet évanouissement progressif du souvenir. Elle repose sur la volonté identique¹, et sur le caractère immuable que celle-ci présente. C'est cette même volonté qui confère sa persistance à l'expression du regard. L'homme se trouve dans le cœur, non dans la tête. Sans doute, par suite de nos relations avec le dehors, nous sommes habitués à considérer comme notre moi véritable le sujet de la connaissance, le moi connaissant, qui s'alanguit le soir, s'évanouit dans le sommeil, pour briller le lendemain, d'un plus vif éclat. Mais ce moi-là est une simple fonction du cerveau et non notre moi véritable. Celui-ci, ce noyau de notre être, c'est ce qui est caché derrière l'autre, c'est ce qui ne connaît au fond que deux choses : vouloir ou ne pas vouloir, être ou ne pas être content, avec certaines nuances bien entendu de l'expression de ces actes et qu'on appelle sentiments, passions, émotions. C'est ce dernier moi qui produit l'autre, il ne dort pas avec cet autre, et quand celui-ci est anéanti par la mort, son compagnon n'est pas atteint.

Interprétation littéraire

Pourquoi Schopenhauer accorde-t-il un privilège à la volonté comme fondement de l'identité personnelle ?

Essai littéraire

Dans quelle mesure la lecture des œuvres littéraires mobilise-t-elle en nous la « tête » mais aussi le « cœur » ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

¹ Schopenhauer ne parle pas ici de la volonté comme une faculté libre et individuelle, mais comme un instinct vital d'abord indifférencié.

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

JOUR 2

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 4 pages numérotées de 1/4 à 4/4.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Pendant la Première Guerre mondiale, M. Marchandeu vient d'apprendre que son fils Pierre, soldat ayant refusé d'obéir aux ordres, s'apprête à être fusillé pour cette raison.

Comme tout le monde, M. Marchandeu avait souvent compulsé, d'une main parfois distraite, ces *illustrés*¹ de la guerre qui offraient au monde un tel résumé d'horreurs qu'il ne semblait pas croyable que personne en pût supporter la vue. Dans ces *illustrés*, dont certains se vantaient de payer n'importe quel prix les documents intéressants, il lui était arrivé de tomber sur les images d'une exécution capitale : espion passé par les armes². L'homme, la tête basse, les mains liées, une dernière cigarette aux lèvres, marchait entouré de ses bourreaux, et M. Marchandeu avait remarqué qu'il s'en trouvait toujours un pour sourire. C'était à croire qu'il ne pouvait y avoir d'exécution capitale sans ce sourire-là ! Qui donc tout à l'heure sourirait ?

Venait ensuite l'exécution proprement dite : l'homme, à genoux devant le poteau, les yeux bandés. Ensuite enfin, et pour conclure, le défilé des troupes devant le cadavre.

Il avait regardé ces images non sans émotion, mais avec le sentiment que cela ne le concernait pas directement, que ces choses atroces se passaient dans un univers sans rapport avec le sien, si paisible, que bien sûrement il ne serait jamais fusillé, lui ni personne qu'il connût. Or...

Il lui arrivait, comme à tant d'autres, une aventure à laquelle il n'était pas préparé : il était au spectacle, commodément installé dans un fauteuil, et voilà qu'on le pria durement de vider son siège, de grimper en scène, d'y traîner avec lui sa femme et son fils. Il n'avait pas prévu cela. Naïvement, jusqu'au 2 août 1914³, il avait pris la vie pour un conte. On exigeait aujourd'hui, fouet en main, qu'il prît au jeu une part active, sans même lui demander s'il avait au moins appris un petit bout de rôle, s'il savait en quoi consistait le scénario dans son ensemble et au bénéfice de qui était monté ce gala⁴ ? Mais il ne savait rien. Il voyait seulement qu'il ne s'agissait plus de spectacle du tout, que la comédie tournait au drame – au vrai drame – que la balle était une vraie balle, l'épée vraiment teintée de sang, le mort un vrai mort.

On fusillait les espions : soit ! Mais on ne lui avait pas dit qu'on fusillait aussi les insurgés⁵, ni même qu'il y en eût. On lui avait fait croire que tout allait « à merveille » et que ces milliers de jeunes gens jetés au fumier acceptaient joyeusement leur mort. Il s'était laissé duper sans penser une seconde que la machine meurtrière pouvait aussi se retourner contre lui et contre son fils. Il avait laissé faire, il avait consenti. Il était complice, hélas ! de ce sourire qui tout à l'heure accompagnerait Pierre au poteau, complice des prières qu'un tendre aumônier⁶ ne manquerait pas de prodiguer à son fils afin que tout soit en règle et la mort bien parée.

Louis Guilloux, *Le Sang noir* (1935).

¹ « illustré » : magazine comportant des images.

² « passé par les armes » : exécuté.

³ « 2 août 1914 » : le jour de la mobilisation générale, au cours duquel les soldats sont appelés au front.

⁴ « gala » : grande fête officielle.

⁵ « insurgés » : ceux qui se révoltent.

⁶ « aumônier » : prêtre chargé de recueillir les dernières volontés d'un mourant.

Première partie : interprétation littéraire

Comment le personnage prend-il conscience de la violence du monde et comment le texte en rend-il compte ?

Deuxième partie : essai philosophique

Pourquoi est-il dangereux de nier l'existence de la violence dans l'Histoire ?

SUJET 2

Notre caractère est l'effet d'un choix qui se renouvelle sans cesse. Il y a des points de bifurcation (au moins apparents) tout le long de notre route, et nous apercevons bien des directions possibles, quoique nous n'en puissions suivre qu'une seule. Revenir sur ses pas, suivre jusqu'au bout les directions entrevues, en cela paraît consister précisément l'imagination poétique. Je veux bien que Shakespeare n'ait été ni Macbeth, ni Hamlet, ni Othello ; mais il eût été ces personnages divers si les circonstances, d'une part, le consentement de sa volonté, de l'autre, avaient amené à l'état d'éruption violente ce qui ne fut chez lui que poussée intérieure. C'est se méprendre étrangement sur le rôle de l'imagination poétique que de croire qu'elle compose ses héros avec des morceaux empruntés à droite et à gauche autour d'elle, comme pour coudre un habit d'Arlequin. Rien de vivant ne sortirait de là. La vie ne se recompose pas. Elle se laisse regarder simplement. L'imagination poétique ne peut être qu'une vision plus complète de la réalité. Si les personnages que crée le poète nous donnent l'impression de la vie, c'est qu'ils sont le poète lui-même, le poète multiplié, le poète s'approfondissant lui-même dans un effort d'observation intérieure si puissant qu'il saisit le virtuel dans le réel et reprend, pour en faire une œuvre complète, ce que la nature laissa en lui à l'état d'ébauche ou de simple projet.

Bergson, *Le Rire* (1900).

Première partie : interprétation philosophique

Selon ce texte, en quoi l'imagination poétique révèle-t-elle les richesses du moi ?

Deuxième partie : essai littéraire

L'expérience littéraire est-elle un effort d'observation intérieure ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

JOUR 2

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 4 pages numérotées de 1/4 à 4/4.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

David Thoreau, écrivain et philosophe américain, a développé une critique de la civilisation urbaine et industrielle. Il a aussi choisi, à un certain moment de sa vie, de se retirer au fond des bois.

Chacun doit trouver en lui-même son propre rythme, et c'est la vérité. Le jour naturel est très calme et il ne reprochera jamais à quiconque son indolence.

Mon mode de vie me fournissait du moins cet avantage sur ceux qui étaient contraints d'aller chercher ailleurs leurs distractions, dans la société et au théâtre, car ma vie elle-même était devenue ma distraction et elle ne cessait jamais de se renouveler. C'était un drame aux nombreuses scènes, et sans fin. Si vraiment nous trouvions toujours de quoi vivre et réglions sans cesse notre existence selon la dernière et meilleure façon que nous avons apprise, jamais nous ne connaîtrions l'ennui. Suivez votre génie d'assez près, il ne manquera pas de vous montrer à chaque heure une perspective inédite. Les tâches domestiques étaient un agréable passe-temps. Quand mon sol était sale, je me levais de bonne heure, j'installais tout mon mobilier dehors sur l'herbe, le lit et la literie en vrac, je jetais de l'eau sur mon plancher, j'y répandais du sable blanc venant du lac, puis je le frottais avec un balai pour le rendre propre et immaculé ; et à l'heure où les villageois prenaient leur petit-déjeuner, le soleil du matin avait suffisamment séché ma maison pour me permettre d'y réemménager, et c'est à peine si mes méditations s'en trouvaient interrompues. J'avais plaisir à voir tous mes meubles et mes objets dehors dans l'herbe, faisant un petit tas comme le ballot d'un bohémien, et ma table à trois pieds d'où je n'ôtai pas les livres, la plume et l'encrier, dressée parmi les pins et les hickories¹. Ils semblaient heureux de prendre l'air, et presque réticents à l'idée de réintégrer leur décor initial. Parfois, j'avais envie d'installer un auvent au-dessus d'eux et de m'asseoir dessous. Cela valait vraiment la peine de voir le soleil briller sur toutes ces choses et d'entendre le vent souffler librement sur elles ; nos objets les plus familiers semblent tellement plus intéressants quand ils sont dehors que dans la maison. Un oiseau est perché sur la branche toute proche, l'immortelle pousse sur la table et les ronces s'enroulent autour de ses pieds ; les pommes de pin, les bogues de châtaignes et les feuilles de fraisier jonchent l'herbe. On dirait que c'est la manière dont ces formes ont été métamorphosées en meubles, tables, chaises et lits – parce qu'ils ont été un jour parmi elles.

Henry David Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois*, 1854
- traduction de Brice Matthieussent

¹ « hickories » : arbres d'Amérique du Nord

Première partie : interprétation philosophique

Comment Thoreau montre-t-il que l'attention aux choses sensibles suffit à remplir l'existence ?

Deuxième partie : essai littéraire

Les œuvres littéraires renouvellent-elles notre approche du quotidien ?

SUJET 2

Jean Ferrat (1930-2010) compose cette chanson, Nuit et brouillard, en 1963. « Nuit et brouillard » est le nom d'un décret des autorités nazies, signé le 7 décembre 1941 et condamnant les opposants à la déportation en Allemagne et à la mort.

Nuit et brouillard

Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent

Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres
Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés
Dès que la main retombe il ne reste qu'une ombre
Ils ne devaient jamais plus revoir un été

La fuite monotone et sans hâte du temps
Survivre encore un jour, une heure, obstinément
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir

Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel
Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vichnou
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux

Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux
Ils essaient d'oublier, étonnés qu'à leur âge
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues

Les Allemands guettaient du haut des miradors
La lune se taisait comme vous vous taisiez
En regardant au loin, en regardant dehors
Votre chair était tendre à leurs chiens policiers

On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare

Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ?
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été
Je twisterais¹ les mots s'il fallait les twister
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez

Vous étiez vingt et cent, vous étiez des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés
Qui déchiriez la nuit de vos ongles battants
Vous étiez des milliers, vous étiez vingt et cent

Jean Ferrat, Album *Nuit et Brouillard*, Barclay, 1963.

¹ « twister » : tordre, tortiller, retourner (le twist est une danse populaire des années 1960, qui se danse sur une musique de rock and roll, par une rotation des jambes et du bassin).

Première partie : interprétation littéraire

Comment ce texte vient-il restaurer l'humanité mise en péril des déportés ?

Deuxième partie : essai philosophique

Comment résiste-t-on à la déshumanisation ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

Mardi 8 juin 2021

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 4 pages numérotées de 1/4 à 4/4.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Je voudrais bien rechercher ici les raisons qui me déterminèrent alors, et, les ayant retrouvées, les exposer sans détour ; mais qu'il est difficile de bien parler de soi ! J'ai observé que la plupart de ceux qui ont laissé des Mémoires ne nous ont bien montré leurs mauvaises actions ou leurs penchants que quand, par hasard, ils les ont pris pour des prouesses ou de bons instincts, ce qui est arrivé quelquefois. C'est ainsi que le *cardinal de Retz*, pour atteindre à ce qu'il considère comme la gloire d'avoir été un bon conspirateur, nous avoue ses projets d'assassiner Richelieu, et nous raconte ses dévotions et ses charités hypocrites de peur de ne point passer pour un habile homme. Ce n'est pas alors l'amour du vrai qui fait parler, ce sont les travers de l'esprit qui trahissent involontairement les vices du cœur.

Mais alors même qu'on veut être sincère, il est bien rare qu'on mène à bout une telle entreprise. La faute en est d'abord au public qui aime qu'on s'accuse, mais qui ne souffre pas qu'on se loue ; les amis, eux-mêmes, ont coutume d'appeler candeur aimable le mal qu'on dit de soi, et vanité incommode le bien qu'on en raconte ; de telle sorte que la sincérité devient, à ce compte, un métier fort ingrat, où l'on n'a que des pertes à faire et point de gain. Mais la difficulté est surtout dans le sujet-même ; on est trop proche de soi pour bien voir, on se perd aisément au milieu des vues, des intérêts, des idées, des goûts, et des instincts qui vous font agir. Cette multitude de petits sentiers mal connus de ceux même qui les fréquentent, empêche de bien discerner les grands chemins qu'a suivis la volonté pour arriver aux résolutions les plus importantes.

Je veux cependant essayer de me retrouver dans ce labyrinthe, car il est juste de prendre enfin, vis à vis de moi-même les libertés que je me suis permises et que je me permettrai souvent envers tant d'autres.

Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, (1850-1851).

Première partie : interprétation philosophique

À quels obstacles se heurte, selon Tocqueville, l'exigence de sincérité ?

Deuxième partie : essai littéraire

« On est trop proche de soi pour bien voir ». La littérature permet de trouver le recul nécessaire pour « bien parler de soi » ?

SUJET 2

Prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, Georges Hyvernaud raconte ici son retour à la vie familiale, après sa détention dans un camp de travail.

Après que chacun a bien parlé de soi, la famille se rappelle pourtant ma présence. Vous autres aussi, dans vos camps, vous en baviez, dit la Famille. Forcément, on en bavait. Les têtes se tournent vers moi, c'est mon tour. La Famille veut savoir ce que nous mangions, si les gardiens nous maltraitaient. Raconte un peu, demande Louise, le type qui s'est évadé dans une poubelle. Oh oui, raconte, implore la Famille. Je me fais l'effet d'être encore le petit garçon à qui on imposait de réciter au dessert *La Mendiante*, d'Eugène Manuel¹. Je me résigne : Eh bien, voilà, c'est un type qui...

Mes souvenirs, dans ces moments où je suis bien encastré dans la paix compacte de la Famille, c'est curieux comme ils perdent de leur mordant et de leur autorité. Ils sont sans force, ils n'ont même plus l'air vrai. Pas moyen de croire à ça quand on regarde Ginette servir le café en prenant soin de ne pas tacher la nappe. Quand on regarde Merlandon, le Vétérinaire, l'Oncle. Existences indiscutables et invincibles comme celle des choses. Comme celle du petit berger de bronze sur son napperon de dentelle – la même dignité, la même puissance sourde. Cette solidité repousse et nie les souvenirs. Au contact de la réalité des dimanches familiaux, l'humiliation et le désespoir ne font plus qu'un jeu d'ombres improbables, une espèce de cinéma absurde. J'en suis sorti, à présent, et une fois dehors ça ne colle plus au reste, ça ne se raccorde plus. C'est quand je suis seul – dans la foule, dans le métro – que les souvenirs reprennent leur consistance. J'étais bien tranquille, bien vide, comme tout le monde, et tout à coup il y a cette haleine contre mon visage. Je reconnais l'odeur de cuir et de drap de troupe. J'ai à nouveau la main grasse sur ma chair. Je redeviens cet homme nu, ses vêtements à ses pieds, un homme qui a froid, qui a honte de son ventre gonflé et de ses jambes misérables. Ou bien, c'est le sous-officier allemand qui surgit. Le vieux sous-officier avec sa veste courte, ses grosses fesses. Il se tient au bord du trottoir, un bâton à la main, planté dans ses bottes énormes. Et quand nous passons devant lui, il tape dans le tas. C'est comme ça qu'ils me tombent dessus, les souvenirs, qu'ils m'attaquent soudain et pèsent sur moi de leur poids atroce. Ça ne dure pas. Quelqu'un demande : Vous descendez à la prochaine ? Les gens me bousculent, me délivrent.

¹ Eugène Manuel : poète et homme politique français (1823-1901), dont l'œuvre est influencée par le romantisme, la poésie parnassienne et le naturalisme.

« Voilà, c'est un type qui... » Mon petit récit a du succès. Tout à fait la sorte de récits qui convient aux familles : coloré, drôle – et crâne¹ en même temps ; moitié Courteline² et moitié Déroulède³. La Famille s'amuse et admire. [...] Et ainsi, à mesure que j'en parle, mes cinquante mois de captivité se transforment en une bonne blague de chambrée, en une partie de cache-cache avec nos gardiens. Voilà ce que j'aurai rapporté de mon voyage : une demi-douzaine d'anecdotes qui feront rigoler la famille à la fin des repas de famille.

Mes vrais souvenirs, pas question de les sortir.

Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, 1949

¹ « Crâne » : courageux, décidé.

² Georges Courteline : dramaturge et romancier français (1858-1923), dont l'œuvre est essentiellement comique.

³ Paul Déroulède : écrivain français (1846-1914), auteur d'une œuvre empreinte de nationalisme, et cofondateur de la Ligue des patriotes, organisation d'extrême-droite.

Première partie : interprétation littéraire

A quelles formes diverses de violence le narrateur est-il exposé ?

Deuxième partie : essai philosophique

L'expérience de la souffrance est-elle incommunicable ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

Vendredi 10 Septembre 2021

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 3 pages numérotées de 1/3 à 3/3.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Qu'est-ce que je fais ici?
J'appelle.
J'appelle.
J'appelle.
Je ne sais pas qui j'appelle.
Qui j'appelle ne sait pas.
J'appelle quelqu'un de faible,
quelqu'un de brisé,
quelqu'un de fier que rien n'a pu briser.
J'appelle.
J'appelle quelqu'un de là-bas,
quelqu'un au loin perdu,
quelqu'un d'un autre monde.
(C'était donc tout mensonge, ma solidité ?)
J'appelle.
Devant cet instrument si clair,
ce n'est pas comme ce serait avec ma voix sourde.
Devant cet instrument chantant qui ne me juge pas,
qui ne m'observe pas,
perdant toute honte, j'appelle,
j'appelle,
j'appelle du fond de la tombe de mon enfance qui boude et se contracte encore,
du fond de mon désert présent,
j'appelle,
j'appelle.
L'appel m'étonne moi-même.
Quoique ce soit tard, j'appelle.
Pour crever mon plafond sans doute surtout
j'appelle.

Henri Michaux, « Passages », *L'espace du dedans*, (1966).

Première partie : interprétation littéraire

Ce poème nous permet-il de savoir quels sont les destinataires et le sens de l'appel qui s'y trouve formulé ?

Deuxième partie : essai philosophique

Michaux écrit : « (C'était donc tout mensonge, ma solidité ?) » : Quelle idée se fait-on du moi lorsqu'on lui refuse toute « solidité » ?

SUJET 2

L'existence de cette agressivité que nous pouvons éprouver en nous-mêmes et supposons à bon droit chez autrui, tel est l'élément qui perturbe nos rapports avec notre prochain et contraint la civilisation à tout ce qu'elle met en œuvre. Du fait de cette hostilité primaire des êtres humains les uns envers les autres, la société civilisée est constamment menacée de se désagréger. L'intérêt de la communauté de travail ne la maintiendrait pas soudée, les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts raisonnables. La civilisation doit tout mettre en œuvre pour dresser des barrières devant les instincts agressifs des hommes, pour en réduire les manifestations par des dispositifs psychiques qui réagissent contre. D'où le recours, donc, à des méthodes visant à inciter les êtres humains à des identifications et à des relations d'amour n'aboutissant pas, d'où la restriction imposée à la vie sexuelle et d'où, également, le commandement idéal d'aimer son prochain comme soi-même, qui se justifie en réalité par le fait que rien n'est plus contraire à la nature originelle de l'homme. Quelques peines qu'il ait coûtées, cet effort de la civilisation n'a pas, jusqu'ici, remporté grand succès. Les plus grossiers débordements de force brutale, la civilisation espère y faire obstacle en s'arrogeant le droit d'exercer elle-même la violence contre les criminels ; mais les manifestations plus prudentes et plus subtiles de l'agressivité humaine, la loi n'a pas prise sur elles. Chacun de nous en vient à laisser tomber comme autant d'illusions les attentes que, dans sa jeunesse, il rattachait à ses semblables, et chacun peut constater combien la vie lui est rendue difficile et douloureuse par leur malignité¹. Pour autant, il serait injuste de reprocher à la civilisation de vouloir exclure des actions humaines concurrence et conflits. Ceux-ci sont sûrement indispensables, mais l'antagonisme n'est pas nécessairement de l'hostilité, il n'est qu'abusivement pris pour prétexte de celle-ci.

Sigmund FREUD, *Le Malaise dans la civilisation* (1930), traduit de l'allemand par Bernard Lotholary.(2010).

¹ « malignité » : méchanceté.

Première partie : interprétation philosophique

D'après ce texte, comment la civilisation peut-elle répondre à l'agressivité ?

Deuxième partie : essai littéraire

La représentation de la violence dans la littérature et les arts constitue-t-elle un frein à l'agressivité de l'être humain ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 3 pages numérotées de 1/3 à 3/3.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Souvenirs pieux est le premier volet d'une autobiographie en trois volumes, intitulée Le labyrinthe du monde. Dans l'extrait suivant, situé au début de l'œuvre, Marguerite Yourcenar raconte sa naissance en juin 1903, à Bruxelles.

La nouvelle-née criait à pleins poumons, essayant ses forces, manifestant déjà cette vitalité presque terrible qui emplit chaque être, même le moucheron que la plupart des gens tuent d'un revers de main sans même y penser. Sans doute, comme le veulent aujourd'hui les psychologues, crie-t-elle l'horreur d'avoir été expulsée du lieu maternel, la terreur de l'étroit tunnel qu'il lui a fallu franchir, la crainte d'un monde où tout est insolite, même le fait de respirer et de percevoir confusément quelque chose qui est la lumière d'un matin d'été. Peut-être a-t-elle déjà expérimenté des sorties et des entrées analogues, situées dans une autre part du temps ; de confuses bribes de souvenirs, abolis chez l'adulte, ni plus ni moins que ceux de la gestation et de la naissance, flottent peut-être sous ce petit crâne encore mal suturé. Nous ne savons rien de tout cela : les portes de la vie et de la mort sont opaques, et elles sont vite et bien refermées.

Cette fillette vieille d'une heure est en tout cas déjà prise, comme dans un filet, dans les réalités de la souffrance animale et de la peine humaine ; elle l'est aussi dans les futilités d'un temps, dans les petites et grandes nouvelles du journal que personne ce matin n'a eu le temps de lire, et qui gît sur le banc du vestibule, dans ce qui est de mode et dans ce qui est de routine. Au haut de son berceau se balance une croix d'ivoire ornée d'une tête d'angelot que par une suite de hasards presque dérisoires je possède encore. L'objet est banal : pieux bibelot qu'on a mis là parmi des nœuds de ruban presque aussi rituels, mais qu'auparavant Fernande¹ a probablement fait bénir. L'ivoire provient d'un éléphant tué dans la forêt congolaise, dont les défenses ont été vendues à bas prix par des indigènes à quelque trafiquant belge. Cette grande masse de vie intelligente, issue d'une dynastie qui remonte au moins jusqu'au début du Pléistocène², a abouti à cela.

Marguerite Yourcenar, *Le labyrinthe du monde, Souvenirs pieux*, (1974).

¹ Fernande est la mère de Marguerite Yourcenar.

² « Pléistocène » : avant-dernière époque des temps très anciens (de 2,58 millions d'années à 11 700 ans avant notre présent)

Première partie : interprétation littéraire

Est-ce seulement sa naissance que Marguerite Yourcenar tente ici de saisir ?

Deuxième partie : essai philosophique

Le moi n'est-il que la somme de ses souvenirs ?

SUJET 2

Le cours au collège de France prononcé par Michel Foucault de janvier à mars 1975 poursuit les analyses des années précédentes consacrées à la question du lien entre savoir et pouvoir. Foucault traite ici du problème des individus dits « anormaux » dont la figure du « monstre » est représentative.

On peut dire que ce qui fait la force et la capacité d'inquiétude du monstre, c'est que, tout en violant la loi, il la laisse sans voix. Il piège la loi qu'il est en train d'enfreindre. Au fond, ce que suscite le monstre, au moment même où par son existence il viole la loi, ce n'est pas la réponse de la loi elle-même, mais c'est tout autre chose. Ce sera la violence, ce sera la volonté de suppression pure et simple, ou encore ce seront les soins médicaux, ou encore ce sera la pitié. Mais ce n'est pas la loi elle-même, qui répond à cette attaque que représente pourtant contre elle l'existence du monstre. Le monstre est une infraction qui se met automatiquement hors la loi, et c'est là l'une des premières équivoques. La seconde est que le monstre est, en quelque sorte, la forme spontanée, la forme brutale, mais, par conséquent, la forme naturelle de la contre-nature. C'est le modèle grossissant, la forme déployée par les jeux de la nature elle-même de toutes les petites irrégularités possibles. Et, en ce sens, on peut dire que le monstre est le grand modèle de tous les petits écarts. C'est le principe d'intelligibilité de toutes les formes – circulant sous forme de menue monnaie – de l'anomalie. Chercher quel est le fond de monstruosité qu'il y a derrière les petites anomalies, les petites déviations, les petites irrégularités : c'est ce problème qui va se retrouver tout au long du XIXe siècle. C'est la question, par exemple, que Lombroso¹ posera lorsqu'il aura affaire à des délinquants. Quel est le grand monstre naturel qui se profile derrière le petit voleur ? Le monstre est paradoxalement – malgré la position limite qu'il occupe, bien qu'il soit à la fois l'impossible et l'interdit – un principe d'intelligibilité.

Michel Foucault, *Les anormaux*, Cours au Collège de France (1974-1975).

¹ Cesare Lombroso : médecin et spécialiste italien de la criminalité (1835-1909).

Première partie : interprétation philosophique :

Qu'est-ce que le monstre permet de comprendre et pourquoi le permet-il ?

Deuxième partie : essai littéraire :

Dans la littérature et les arts, la figure du monstre ne sert-elle qu'à faire peur ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 3 pages numérotées de 1/3 à 3/3.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Le Moi n'est pas l'affirmation d'Un être face à plusieurs (instincts, pensées, etc.), au contraire, l'ego est une pluralité de forces personnalisées dont tantôt l'une tantôt l'autre passe au premier plan en qualité d'ego et considère les autres de loin, comme un sujet considère le monde extérieur qui influe sur lui et le détermine. Le sujet est instable, nous ressentons probablement le degré d'intensité des forces et des instincts comme proximité ou éloignement, et nous interprétons pour nous-mêmes sous la forme d'un paysage, d'une plaine, ce qui est en réalité une multiplicité de degrés quantitatifs. L'élément le plus rapproché, nous l'appelons « moi » de préférence à ce qui est plus lointain, et accoutumés à la désignation imprécise « moi et tout le reste, *tu*¹ », nous faisons instinctivement, de *l'élément dominant* momentanément, *tout l'ego*, nous repoussons l'ensemble des tendances plus faibles dans une perspective *plus lointaine* et nous en faisons le domaine *entier* d'un « *Tu* » ou « *Ça* ». Nous nous traitons comme une pluralité et transportons dans ces « rapports sociaux » toutes les habitudes sociales que nous avons envers les hommes, les animaux, les pays et les choses. Nous nous déguisons, nous nous faisons peur, formons des factions, représentons des procès, nous agressons nous-mêmes, nous torturons, nous glorifions, faisons de tel ou tel de nos traits de caractère notre dieu ou notre diable et nous montrons aussi déloyaux et aussi loyaux que nous avons coutume de l'être en société.

Nietzsche, « Fragment posthume 6 [70] », Automne 1880, traduction de Julien Hervier (légèrement remaniée).

¹ Nietzsche utilise ici le terme français « tu », pour désigner ici tout ce qui n'est pas « moi ».

Première partie : interprétation philosophique

Dans ce texte, quelle réalité Nietzsche attribue-t-il au moi ?

Deuxième partie : essai littéraire

La complexité du moi, est-ce cela qui nous séduit dans un personnage de fiction ?

SUJET 2

Charlotte Delbo, résistante, a été déportée à Auschwitz le 24 janvier 1943. Survivante du camp d'extermination, elle écrit six mois après son retour de déportation un texte qui ne sera publié que vingt ans plus tard.

La gare n'est pas une gare. C'est la fin d'un rail. Ils regardent et ils sont éprouvés par la désolation autour d'eux.

Le matin la brume leur cache les marais.

Le soir les réflecteurs éclairent les barbelés blancs dans une netteté de photographie astrale. Ils croient que c'est là qu'on les mène et ils sont effrayés.

La nuit ils attendent le jour avec les enfants qui pèsent aux bras des mères. Ils attendent et ils se demandent.

Le jour ils n'attendent pas. Les rangs se mettent en marche tout de suite. Les femmes avec les enfants d'abord, ce sont les plus las¹. Les hommes ensuite. Ils sont aussi las mais ils sont soulagés qu'on fasse passer en premier leurs femmes et leurs enfants.

Car on fait passer en premier les femmes et les enfants.

L'hiver ils sont saisis par le froid. Surtout ceux qui viennent de Candie² la neige leur est nouvelle.

L'été le soleil les aveugle au sortir des fourgons obscurs qu'on a verrouillés au départ.

Au départ de France d'Ukraine d'Albanie de Belgique de Slovaquie d'Italie de Hongrie du Péloponnèse de Hollande de Macédoine d'Autriche d'Herzégovine des bords de la mer Noire et des bords de la Baltique des bords de la Méditerranée et des bords de la Vistule.

Ils voudraient savoir où ils sont. Ils ne savent pas que c'est ici le centre de l'Europe. Ils cherchent la plaque de la gare. C'est une gare qui n'a pas de nom.

Une gare qui pour eux n'aura jamais de nom.

Il y en a qui voyagent pour la première fois de leur vie.

Il y en a qui ont voyagé dans tous les pays du monde, des commerçants. Tous les paysages leur étaient familiers mais ils ne reconnaissent pas celui-ci.

Ils regardent. Ils sauront dire plus tard comme c'était.

Tous veulent se rappeler quelle impression ils ont eue et comme ils ont eu le sentiment qu'ils ne reviendraient pas.

C'est un sentiment qu'on peut avoir eu déjà dans sa vie. Ils savent qu'il faut se défier des sentiments.

Charlotte Delbo, *Auschwitz et après*, tome I, *Aucun de nous ne reviendra*, 1965.

¹ « las » : qui éprouve une fatigue physique, brisé, éreinté.

² « Candie » : nom médiéval de la ville d'Héraklion, en Crète.

Première partie : interprétation littéraire

Comment le texte rend-il compte de la violence de la déportation ?

Deuxième partie : essai philosophique

À quelles conditions un monde peut-il être dit humain ?

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE D'ENSEIGNEMENT DE SPÉCIALITÉ

SESSION 2021

HUMANITÉS, LITTÉRATURE et PHILOSOPHIE

JOUR 1

Durée de l'épreuve : **4 heures**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 4 pages numérotées de 1/4 à 4/4.

Le candidat traite au choix le sujet 1 ou le sujet 2.

Chacune des parties est traitée sur des copies séparées.

Répartition des points

Première partie	10 points
Deuxième partie	10 points

SUJET 1

Le candidat traite les 2 parties sur des copies séparées.

La recherche de soi ; entrée : Les métamorphoses du moi

Bien des gens ne lisent que pour éloigner l'ennui, comme ils écoutent la radio, regardent la « télé », les images, ou feuilletent les journaux. L'imprimé pullule et on pourrait dire, après tout, que les gens n'ont jamais tant lu. Mais il y a lire et lire. La vraie lecture commence quand on ne lit plus seulement pour se distraire et se fuir, mais pour se trouver.

5 Il y a un jour où tout inconsciemment on passe de l'un à l'autre. Ce peut n'être pas volontaire, mais l'effet du plaisir même, d'une sorte d'envoûtement dont un livre, qu'on tient dans ses mains et qu'on ne peut plus quitter, est la cause. Ce n'est pas non plus encore lire que de lire pour apprendre, pour savoir, pour s'informer, et pour des raisons professionnelles.

10 Joubert¹ disait que « notre sort est d'admirer et non pas de savoir ». La vraie lecture est la chose la plus intime et la plus désintéressée, encore qu'il ne s'y agisse que de nous-mêmes.

C'est un temps qu'on se donne pour ne plus vivre par influence, par contagion, mais pour reconnaître, choisir son propre chemin et devenir soi-même. Un livre est un outil de liberté. Nous y découvrons la vie d'un autre, soit l'auteur, soit l'un des personnages qu'il a créés, et nous l'examinons avec une bien autre insistance et une bien autre loyauté que la

15 nôtre propre, et ainsi devenons-nous un peu autres nous-mêmes sans y prendre garde. Un livre est un objet devant soi, quelque chose sur quoi on peut réfléchir, à quoi on peut revenir, qu'on peut corriger, contredire, discuter, quelque chose qu'on juge. Les images, les sons passent aussi vite que les moments successifs de la vie. Un écrit, un livre reste. Il faut devant lui dire oui ou non. Il fallait autrefois, pour former un homme, le tirer de son silence et lui faire entendre le chant du monde autour de lui. Il faut peut-être aujourd'hui le ramener à son silence, le sauver du bruit et le reconduire à la solitude. Un livre est une conversation et tout ensemble cependant un exercice de solitude. Je veux ici écarter l'anecdote toute personnelle, mais je repense souvent à ces nuits de mon adolescence,

25 durant lesquelles je me battais avec le destin² et découvrais dans les livres ce que pouvait être une vie libre par opposition à celle que je subissais. Lit-on un grand roman ? On s'identifie à son héros. On y vit par procuration. Et cela devient plus conscient, et vient le moment où on ne lit plus pour aucun intérêt, pour aucun profit, rien que pour « admirer », en toute gratuité et dans une joie indéfinissable, au-delà de soi-même. Dès lors, on devient de plus en plus difficile. On ne supporte plus les fantômes d'auteurs, les fantômes

30 d'ouvrages. Mais un vrai livre est devenu la chose la plus précieuse. Un homme vous parle et il vous semble qu'il dise précisément ce que vous attendiez, ce que vous vouliez dire mais n'auriez jamais su dire. C'est tout simple et merveilleusement étrange. Ces mots, qui sont aussi vos mots, comme par l'effet d'un charme, sont doués soudain d'un nouveau pouvoir, et vous êtes curieusement débarrassé de vous-même et devenu un autre, plus fin,

35 plus délicat, plus profond que vous-même. Vous êtes dans le monde où vous aimeriez vivre, mais vous n'aviez jamais imaginé qu'il pût être si beau.

Jean Guéhenno, *Carnets du vieil écrivain*, 1971.

¹ Moraliste français (1754-1824)

² Jean Guéhenno évoque, à travers cette expression, les années difficiles d'une enfance et d'une adolescence marquées par la pauvreté.

Première partie

Question d'interprétation philosophique :

Pourquoi, selon Jean Guéhenno, la vraie lecture commence quand on lit « pour se trouver » ?

Deuxième partie

Essai littéraire :

Quels bénéfices le lecteur peut-il tirer de la fréquentation des œuvres littéraires ?
Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

SUJET 2

Le candidat traite les 2 parties sur des copies séparées.

L'humanité en question ; entrée : Histoire et violence

Parler de la Shoah, et comment ; ou bien ne pas en parler, et pourquoi ? Éternelle question. Le romancier israélien Aharon Appelfeld a écrit plusieurs livres superbes, notamment *Histoire d'une vie*, où il raconte son évasion du camp, alors qu'il a dix ans, et ses trois ans de cache dans la forêt ukrainienne. Il vient de publier trois discours prononcés en Israël. C'est un livre bouleversant dans lequel il analyse la Shoah en expliquant que ceux qui en ont été les victimes ne s'en sortent jamais. À sa lecture, je me suis rendu compte qu'au fond nous aurons toujours vécu avec cela. Certains répugnent à l'évoquer. D'autres ont besoin d'en parler. Mais tous vivent avec.

Appelfeld énonce les raisons pour lesquelles on ne peut plus s'en détacher. Elles sont terribles, et marquent la différence de nature avec la situation des résistants. Eux sont dans la position des héros, leur combat les couvre d'une gloire qu'accroît encore l'emprisonnement dont ils l'ont payée ; ils avaient choisi leur destin. Mais nous, nous n'avons rien choisi. Nous n'étions que des victimes honteuses, des animaux tatoués. Il nous faut donc vivre avec ça, et que les autres l'acceptent.

Tout ce qu'on peut dire, écrire, filmer sur l'Holocauste n'exorcise rien. La Shoah est omniprésente. Rien ne s'efface ; les convois, le travail, l'enfermement, les baraques, la maladie, le froid, le manque de sommeil, la faim, les humiliations, l'aviissement, les coups, les cris... non, rien ne peut ni ne doit être oublié. Mais au-delà de ces horreurs, seuls importent les morts. La chambre à gaz pour les enfants, les femmes, les vieillards, pour ceux qui attrapent la gale, qui clopinent, qui ont mauvaise mine ; et pour les autres, la mort lente. Deux mille cinq cents survivants sur soixante-dix-huit mille Juifs français déportés. Il n'y a que la Shoah. L'atmosphère de crématoire, de fumée et de puanteur de Birkenau, je ne l'oublierai jamais. Là-bas, dans les plaines allemandes et polonaises, s'étendent désormais des espaces dénudés sur lesquels règne le silence ; c'est le poids effrayant du vide que l'oubli n'a pas le droit de combler, et que la mémoire des vivants habitera toujours.

Simone Veil, *Une Vie*, 2007

Première partie

Question d'interprétation littéraire :

De quelles manières Simone Veil fait-elle de la mémoire des vivants aussi une mémoire des morts ?

Deuxième partie

Essai philosophique :

Témoigner de la violence, est-ce un besoin ou un devoir ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.